NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 9 1959

Approches biologiques des notions d'individu et de personne

Édouard BONÉ (s.j.)

p. 947 - 966

https://www.nrt.be/en/articles/approches-biologiques-des-notions-d-individu-et-de-personne-1937

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Approches biologiques des notions d'individu et de personne *

Individu et Personne, vocation de l'un, respect et droits de l'autre : slogans faciles, dont notre époque ne manque pas de faire grand étalage ! Le personnalisme s'affirme ; l'autonomie d'un chacun est revendiquée bien haut et presque la licence, jusqu'au mépris des liens de charité et la méconnaissance des insertions les plus organiques. L'adolescent réclame très tôt pour lui la maîtrise de l'adulte ; l'éveil des peuples et des nations aiguise en chaque conscience le sentiment de sa souveraineté. A tous les échelons de la vie, saisie du moi et son exaltation ! Et la même époque pourtant voit se constituer et s'interpénétrer, plus dense que jamais, une société humaine étendue d'ores et déjà aux dimensions du monde. Les liens se font chaque jour plus nombreux, les dépendances plus profondes : au sein de la trame tissée à travers la planète, chaque ébranlement se transmet à la rapidité de l'éclair : tout résonne, tout se réfléchit et se répercute ; moins que jamais, l'isolement devient possible et la parfaite autonomie. Bon gré, mal gré, au politique comme au social, à l'économique comme au culturel, les droits ne se peuvent plus exprimer que dans la lumière des devoirs qui les doublent. L'individu et la personne peuvent bien affirmer leur autonomie et se l'imaginer totale : elle sera limitée de toute part dès son premier exercice. L'emprise du groupe et la structuration de la société deviennent d'ailleurs çà et là si essentielles et prédominantes que la notion même de personne s'en trouve compromise. Dans le heurt des conceptions présentes, pour résister au choc des images et au chatoiement des mots enjôleurs qui les véhiculent, peut-être n'est-il pas sans intérêt de tenter humblement, sous forme d'une banale leçon de choses, quelque approche biologique du problème. Car il se retrouve à tous les échelons de la société animale : la ruche et la colonie, la symbiose et le parasitisme, les associations biocénotiques ; génération et régénération, instinct spécifique et invention... Pour tout dénombrer et classer, il faudrait savoir nettement les limites de l'individu, en donner l'extension et en reconnaître les frontières. Or à ce niveau déjà, à ce niveau surtout du monde animal, nous sommes loin de compte !

---

* Leçon inaugurale prononcée le 21 sept. 1959, pour la séance académique de rentrée, à la Section Saint-Albert de Louvain des Facultés S.J. de Philosophie et de Théologie à Louvain.

Ambiguïtés biologiques.

Plutôt que de nous lancer de but en blanc dans de subtiles abstractions métaphysiques, contentons-nous au départ de cette base d'information de l'homme-de-la-rue, et de l'humble observation du familier des choses de la nature. Dans le domaine des animaux supérieurs, nous reconnaîtrons tous d'emblée l'individu : deux chats, trois canaris, un écureuil... Il n'y a ni problème, ni discussion, l'accord est facile et le compte vite fait. Nous dénombrerions aussi aisément, j'imagine — fût-il matériellement possible de les compter — les abeilles de la ruche et les pectens bâillant le long de la plage; pareillement les astéries ou étoiles de mer qui se promènent entre les brise-lames, au pas cahoté de leurs milliers de pédicelles; ou encore — au fond d'un aquarium, les planaires, ces petits vers plats, longs de 1 à 2 cm., qui ondulent sous la toison de leurs cils vibratils : vous en avez sept, c'est entendu : trois blanches et quatre noires; sept individus. — Et pourtant en êtes-vous bien sûrs? Car qu'appelez-vous « individu »? Accrochons une de ces planaires au passage. Passez-moi ce scalpel : je coupe l'animal transversalement une fois, deux fois, trois fois... Voici la tranche supérieure avec la tête et le petit cerveau visible par transparence, et les deux taches oculaires; et la seconde tranche avec l'intestin et l'appareil excréteur; voici la troisième comportant la bouche et les organes reproducteurs, et la quatrième enfin, la queue : et ce n'est plus rien qu'un peu de muscle, le pore génital, et quelques commissures nerveuses. Or il se fait — les belles expériences de Morgan [1] sont là pour nous le montrer — il se fait que chacun de ces fragments peut régénérer un animal tout entier. Cette étoile de mer dont vous sectionnez un, deux, trois bras..., va reformer bientôt les bras amputés, et dans de bonnes conditions chacun des bras ainsi isolés va réparer à son tour le disque central et les 4 autres bras manquants. C'est même le processus normal de multiplication adopté par telles astéries des mers tropicales, les *Linckia* par exemple : le moment de la reproduction venu, elles abandonnent un bras auquel on laisse — c'est le cas de le dire — les coudées franches, et le voilà qui s'occupe à reconstituer une nouvelle petite étoile de mer, secoué — j'imagine — des plis de sa manche : prestidigitation d'échinoderme...! — Ce ver de terre banal et prosaïque : c'est un lombric. Vous apercevez la tête à l'extrémité antérieure, avec son cerveau, ses appendices sensoriels, antennes et palpes; à l'arrière le pygidium ou extrémité postérieure du corps, percé de l'anus. Entre deux, le corps proprement dit, formé d'une succession de plusieurs dizaines d'anneaux ou de segments homo-

1. T. H. Morgan, *Regeneration in Tubularia*, dans *Arch. Entw.-Mech.*, 1901, XI, et *Embryologie et Génération*, Paris, Gallimard, 1936.

logues. Chacun de ces segments ou métamères est somme toute fort semblable au voisin, et presque complet : une double couche musculaire, une cavité générale, une paire de ganglions nerveux, les vaisseaux circulatoires, les organes excréteurs et — éventuellement — même les appendices locomoteurs. Quand les méchants garçons s'amusent à hacher le pauvre lombric en petits morceaux, chacun régénère un individu normal. Le *Lineus,* un autre ver, du groupe des Némertiens et qui ne mesure pas plus de 10 cm. de long, peut ainsi être débité en une centaine de fragments, dont chacun en quelques semaines régénère un *Lineus* parfaitement régulier... ; et vous pouvez — si le cœur vous en dit — recommencer l'expérience à la seconde génération! L'écrevisse, le crabe, la plupart des crustacés réparent aisément les organes mutilés. Les poissons régénèrent les nageoires ou l'opercule branchial qu'on leur a enlevé; les organes copulateurs, voire la mâchoire inférieure, se réédifient après ablation, dans de nombreuses espèces du moins. Parmi les amphibiens, les tritons reforment le cristalin enlevé, et pareillement la queue ou la patte perdue à la bataille... Que pensez-vous de cette éponge marine, broyée jusqu'à en dissocier toutes les cellules? faites passer cette purée d'éponge à travers de la toile fine; laissez-la se resédimenter sur le fond de l'aquarium : au bout de quelques jours les cellules isolées se ressoudent et reconstruisent le type original de l'éponge; à partir de cellules sans ordre, une nouvelle éponge a été restituée, une individualité définie — oserons-nous le dire? — a surgi de cette multiplicité amorphe.

Objecterez-vous qu'il n'y a là que reconstitution, réparation, régénération sans multiplication d'individus? C'est vrai; mais reprenez la planaire de tout à l'heure (vous n'avez pas encore oublié qu'il s'agit d'un petit ver plat et blanchâtre, de 1 à 2 cm. de long) ; imaginez-la gentiment allongée et pratiquez froidement une incision longitudinale, axiale si vous voulez, au centre de la tête, depuis son bord antérieur, jusqu'à quelques millimètres derrière les yeux, le reste du corps restant parfaitement indivis. Chaque demi-tête va régénérer la moitié correspondante et nous aurons bientôt un animal à deux têtes, — ou deux planaires confondues dans un seul corps; décidez vous-mêmes! Au fond d'un cristallisoir, les deux têtes entreront en concurrence pour foncer sur la particule alimentaire qui passe dans le voisinage : celle-ci tire à gauche, celle-là pousse à droite ; bien inutilement d'ailleurs, car l'issue de la bataille ne changera rien pour personne : l'euglène ingérée aboutira dans un seul oesophage, au bénéfice de l'unique complexe vivant qui l'abrite sous sa direction bicéphale... Un individu, deux individus? Qui tranchera?

L'essentielle intuition : l'individualité personnelle.

Nous resterons, je le crains, perplexes et divisés, tant que nous nous obstinerons à résoudre le problème de l'individualité par ce bout de l'échelle biologique. « L'individualité n'est jamais parfaite, écrit Bergson, il est souvent difficile, parfois impossible de dire ce qui est individu et ce qui ne l'est pas [2] ». Et Bertalanffy [3] lui fait écho : l'individu, écrit-il, est une notion-limite. Il s'agit d'un concept analogique, dans la compréhension duquel nous entrerons plus aisément en le pénétrant par le haut, là où l'intuition directe de l'individualité remplace avantageusement l'interprétation laborieuse de quelques critères toujours déficients. Car il n'y a qu'une seule individualité dont nous soyons directement informés, la nôtre, intuitivement, par l'exercice de la réflexion ; une seule, ou deux si vous préférez, « car tout dialogue, toute discussion par exemple, concède implicitement la présence de deux individus bien distincts [4] ». Le moi s'intuitionne, il découvre son caractère substantiel, « une totalité concrète exerçant directement son acte d'être » selon le mot du P. de Finance [5]. Nous avons beau nous savoir partie d'un Univers et traversé d'un réseau de relations constitutives arc-boutées hors de nous : nous sommes nous-mêmes, et nous le savons bien. Bien sûr, à l'ontologique, au génétique, au social comme au physiologique, nous sommes toute dépendance, mais nous cesserions pourtant d'être nous, c'est-à-dire d'être tout court, si notre être ne subsistait que comme partie, si notre existence n'était subsistance que dans l'acte du tout. Nous pouvons bien nous sentir déchirés, et jauger au fond de nos cœurs, en les opposant, les désirs qui se heurtent et les sentiments qui s'affrontent ; faire l'expérience de la « distraction », et nous lamenter de ne pouvoir nous concentrer ; nous pouvons, après S. Paul, gémir sur le mal qu'un autre fait en nous et que nous n'avons pas voulu faire, et nous écrier avec le Faust : « Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust » — la douleur et la déchirure elles-mêmes disent assez l'étoffe unique dont nous sommes tissés. *Animus* et *anima* ne seront pas toujours d'accord en nos cœurs, et le sentiment y parlera parfois plus fort et même tout autre langage que la raison ; celle-ci pourra se croire éventuellement frustrée par les exigences de la Foi : mais ces conflits eux-mêmes et les protestations revendicatrices qu'ils élèvent disent clairement le caractère d'incommunicabilité, d'exclusivité, d'individualité de ce moi, découvert dans l'expérience banale de tous les instants [6].

2. Cfr *L'Evolution créatrice*, Paris, 1948, pp. 14-15.
3. Cfr *Problems of Life*, New-York, 1949, p. 48 et *Das Biologische Weltbild*, Bern, 1949, passim.
4. G. Isaye, *Métaphysique réflexive et Philosophie de la nature*, dans *Revue Internationale de Philosophie*, 1956, 36 (2), p. 15.
5. J. de Finance, *Existence et Liberté*, Paris, 1955, p. 64.
6. Cfr Muller-Freienfels, *Philosophie der Individualität*, Leipzig, 1921.

L'hétéroclysme du passé évolutif.

Et la chose est d'autant plus remarquable que l'hétérogénéité est partout manifeste : ni dans son histoire évolutive, ni dans sa morphologie présente, l'homme ne se présente comme un monolithe sans faille. Voyez plutôt ! Quel arsenal et quel anachronisme que l'homme : ces poumons et ces membres terminés par nos 5 doigts, mais ils sont l'héritage d'un vieux patrimoine réuni par les poissons crossoptérygiens de l'ère dévonienne, qui nous ont de surcroît légué généreusement le souvenir de leur vieux rein désaffecté, transformé au cours des temps jusqu'à devenir chez nous glandes génitales. Notre sang de composition stable est une invention ultérieure des premiers reptiles, et cela nous reporte à près de 150 millions d'années en arrière ! Aux premiers mammifères nous devons les 36 degrés de notre température constante ; la fécondation interne, le jeune éclos et nourri dans l'ombre protectrice de l'utérus et du placenta, voilà une conquête des premiers insectivores du Crétacé, il y a quelque 90 millions d'années. La marche debout sur les membres inférieurs est peut-être une trouvaille de quelque singe miocène : il y a belle lurette encore, 20 ou 30 millions d'années sans doute. Voilà bien des traditions n'est-ce pas, et des quartiers de noblesse peu banals pour les amateurs d'héraldique et d'arbres généalogiques. Mais beaucoup d'hétéroclysme aussi, et d'apparent bric-à-brac... ! Notre cerveau et les ennuis de dents de sagesse sont à vrai dire plus récents ; quant au menton bien découpé, c'est le dernier cri en matière d'évolution humaine : par lui nous sommes un peu des parvenus... !

Hétérogénéité morphologique.

Voilà pour l'histoire évolutive. Ne pensez pas que l'hétérogénéité soit moins grande au niveau de la morphologie individuelle d'aujourd'hui. Biologiquement parlant, l'individu humain se manifeste à lui-même comme un tout hiérarchisé, un ensemble organisé de parties hétérogènes et complémentaires. Cent quadrillions de cellules flottant dans quelque 40 litres d'eau ; 629 muscles, 222 os, 40 millions de glandes pour le seul tube digestif, dont la muqueuse est bâtie de 9 couches de tissus tramées les unes sous les autres ; 25 billions de globules rouges, et je respire ! 30 milliards de cellules rénales, et le filtre unique fonctionne ! 15 milliards pour le cortex cérébral et 100.000 arcs réflexes, et c'est moi tout seul qui du bout de l'index — le mien — écrase le moustique indésirable, que j'ai perçu — moi — au bout du nez — le mien toujours. 2 km. de canalicules séminifères, 100 km. de tubes urinaires, 90 mètres carrés de surface respiratoire... ! Le moindre centimètre carré de peau abrite 15 glandes sébacées, une centaine de glandes sudoripares, une autre centaine d'appareils sensoriels de

signalisation... Bref, le plus parfait enchevêtrement de systèmes, digestif, excréteur, circulatoire, reproducteur, respiratoire et nerveux, baigné de 6 à 7 douzaines d'hormones complexes... ; et pourtant ces 70 ou 80 kg. de protoplasme font indiscutablement un tout, une unité, indivisible, insécable, massivement évidente, un *individu*.

L'équilibre dans l'instabilité.

Et les matériaux eux-mêmes dont l'édifice est construit sont extraordinairement instables : 20 milliards de cellules y sont perpétuellement en genèse. Les éléments chimiques vont et viennent, traversant le corps sans cesse, comme ils feraient d'une éponge : ingérés par la nutrition ou la respiration, intégrés pour un temps comme matériaux dans la substance vivante, et rejetés après quelques jours ou quelques semaines : toutes les pierres de l'édifice sont renouvelées et l'édifice lui-même demeure. Or il n'est pas de granit pourtant ; tout l'atteint, tout l'influence, il est hypersensible : 1/23 millionième de milligramme de mercaptan dans un litre d'air, et la muqueuse nasale est alertée ; l'œil est 3.000 fois plus sensible que la plaque photographique la plus rapide. Quelques milligrammes de sucre font défaut et des manifestations alarmantes risquent de se produire : troubles de la parole, confusion mentale et délire ; des concentrations infinitésimales d'hormones thyroïdienne ou corticale sont susceptibles d'influencer spectaculairement les processus de croissance et les fonctions métaboliques : mais des régulateurs interviennent qui assurent malgré tout la stabilité et la permanence d'un tout puissamment organisé, où tout conspire harmonieusement à maintenir par un effort de tous les instants le délicat équilibre d'une structure toujours éminemment précaire. Nous pouvons jeûner des semaines sans dommage appréciable ; nous pouvons vivre des journées entières sans boire : nos réserves en eau, en glycogène, en graisses et en protéines sont alors mobilisées pour couvrir les besoins immédiats, et la vie poursuit son cours, inchangée. Mais nous ne pouvons manquer d'oxygène, fût-ce quelques minutes seulement : certaines cellules nerveuses du cortex cérébral sont en effet si sensibles qu'elles subissent des altérations essentielles et définitives après une asphyxie de 7 à 8 minutes. Au repos un adulte de taille normale peut se contenter de 1/4 à 1/3 de litre d'oxygène par minute. Mais s'il se livre à un effort musculaire intense, le même sujet peut requérir jusqu'à 15 litres-minute et davantage. Pour faire face à ce brusque besoin d'oxygène supplémentaire, le fonctionnement des poumons, du cœur et du système circulatoire commence spontanément par être modifié de manière réflexe. Entamez un 500 mètres : automatiquement, dès le début de l'effort, la respiration a tendance à se faire plus ample et plus rapide, amenant donc plus généreusement

l'oxygène aux poumons. Secondairement l'anhydride carbonique s'accumule au niveau des muscles par oxydation de l'acide lactique qui s'y forme au cours de l'exercice. Ce CO_2 plus concentré désormais dans les cellules au travail diffuse passivement vers la lymphe et par elle dans les capillaires et jusqu'aux alvéoles pulmonaires. Le sang artériel, désormais surchargé en CO_2, dès sa sortie des poumons, irrigue à la base du cerveau le centre respiratoire de la moelle allongée qu'il stimule. Alerté, ce dernier déclenche à son tour une série d'influx nerveux vers les muscles du thorax responsables de la respiration, et voilà que les contractions augmentent d'amplitude, ventilant plus abondamment les poumons et y abaissant le taux de CO_2. C'est ainsi qu'une augmentation de O, 22 % de CO_2 dans l'air alvéolaire peut amener de manière toute réflexe un accroissement de 100 % de la ventilation pulmonaire.

Pourtant l'intensité et la fréquence du rythme respiratoire ne suffiraient pas à désintoxiquer l'organisme soumis à une surproduction passagère d'anhydride carbonique. Car il ne suffit pas à l'oxygène de pénétrer jusqu'aux poumons, ni au CO_2 de pouvoir en sortir : c'est jusqu'aux extrémités du corps et depuis les organes en travail qu'il faut assurer le transport des gaz toxiques ou indispensables. Et la capacité de ce transport dépend du nombre et de la rapidité des transporteurs, c'est-à-dire de la vitesse et de l'amplitude du courant sanguin charriant les globules rouges, du nombre aussi et de la qualité de ces derniers. Et voici que parallèlement à l'accélération du rythme respiratoire et de son amplitude, au cours de l'effort musculaire et immédiatement après, vous enregistrez une accélération du rythme cardiaque : la fréquence des pulsations monte à 120, 140 et parallèlement le débit du cœur par pulsation, correspondant à ce que nous pourrions appeler en terme de mécanique à une augmentation de la cylindrée. Les influences vagales qui normalement tendent à freiner le cœur sont momentanément neutralisées dès le début de l'effort, assurant ainsi la collaboration étroite des dispositifs adaptifs des systèmes circulatoire et respiratoire. Réduit à ses éléments essentiels, plus long d'ailleurs à expliquer qu'à mettre en œuvre, cet exemple banal voudrait évoquer quelque chose de la coopération intime des mille et un facteurs synergiquement et spontanément activés pour assurer le maintien rigide d'un taux adéquat d'oxygène, et du même coup l'homéostasie du sang, c'est-à-dire de la matrice liquide de l'individu. Et ceci n'est qu'un système entre cent.

Voilà donc que les innombrables éléments dont se compose le corps humain : cellules groupées en tissus, tissus édifiés en organes, organes constitués en appareils — ont échafaudé cette merveille d'unité et de complexité hiérarchique qu'est l'individu humain, un tout autonome et coordonné : une structure de totalité. Car cet ensemble d'orga-

nes et de tissus se suffisent à eux-mêmes, et les fonctions qu'ils exercent, harmonieusement agencés, sont nécessaires et suffisantes à l'entretien de la vie. La coopération est durable et étroite : la vérité et la permanence de l'individu sont liées à pareille synergie, dont la cessation accidentelle entraîne automatiquement la disparition ou du moins la transformation de l'activité qu'il manifeste.

L'individu : notion analogique.

Esssayant de cerner la notion d'individu, S. Thomas risque la définition suivante, cent fois reprise après lui : « Individuum autem est quod in se indistinctum, est ab aliis vero distinctum [7] ». *Quod in se est indistinctum* : *seu indivisum* : c'est souligner l'aspect de totalité, de complexe hiérarchisé, de coordination et donc d'autonomie ; *ab aliis vero distinctum* : on connote du même coup que les représentants d'une même espèce diffèrent les uns des autres et possèdent chacun leur individualité propre. Mais l'indivision est première et à vrai dire essentielle. Cattaneo [8] la paraphrase de la manière suivante : l'individu du point de vue physiologique est tout être qui vit par lui-même et qui présente une telle centralisation et coordination des fonctions qu'on ne saurait le diviser sans le détruire ; coordination et centralisation croissantes qui créent l'autonomie et finissent par s'opposer à la divisibilité. On touche du doigt le caractère analogique, tendanciel, relatif de la notion d'individu ; deux limites se profilent, inférieure et supérieure, à l'intérieur desquelles le concept se vérifie : la limite inférieure est partout vérifiée dans la nature, mais elle est difficilement repérable : comme toute réalité diffuse et naissante d'ailleurs, impalpable en ses premières ébauches et qui se perd dans la nuit au-dessous d'une certaine valeur critique ou seuil, à partir duquel seulement la consistance est suffisante pour qu'on puisse la reconnaître avec certitude ; la limite supérieure, asymptotique, jamais atteinte à vrai dire, où la centralisation totale et la coordination parfaite assureraient l'unité complète et la rigoureuse indivisibilité, l'incommunicabilité absolue.

Au seuil de l'individu.

La matière vivante n'est pas nécessairement individuelle. Vous vous souvenez de l'expérience de Carrel [9] : quelques cellules musculaires de l'ébauche cardiaque d'un embryon de poulet sont prélevées et mises en culture artificielle ; les cellules se divisent régulièrement, le

7. *S. Th.*, I^a, q. 29, a. 4 in c.
8. *Morphologie et Embryologie générale*, Milan, 1895, p. 108.
9. Carrel et Lindberg, *The Culture of Organs*, New-York, 1938.

fragment grandit, et — c'est la loi des cellules musculaires — il se contracte sagement, comme le ferait un cœur fonctionnel... On nourrit le fragment de sérums appropriés, on élimine les déchets, on repique un nouveau fragment à partir du premier, et la division cellulaire se poursuit, et pareillement la contraction. Mettez les choses au mieux : le poulet eût vécu quelques années avant de passer à la casserole. L'explantat lui, convenablement traité et cultivé, continue à croître et à battre 10, 15, 20 ans... Il est virtuellement immortel — si du moins vous prétendez qu'il vit ! Voilà 28 ans que se poursuit l'étrange survie et, avec lui, la croissance obstinée du fragment de cœur d'embryon de poulet, qui maintenant a bien dû théoriquement fabriquer ses quelques tonnes de fibre musculaire cardiaque. Et pourtant qui dira que ce vivant exceptionnel est un individu ? Mille fois divisé, repiqué chaque jour, le tissu fibreux ne réalise pas ce minimum de centralisation et d'autonomie à partir duquel nous pouvons parler de structure totalisée et d'individu. Nous sommes en deçà de la limite inférieure... A ce niveau la coordination est si déficiente que les fonctions excrétrices ne doublent pas l'aptitude à l'accroissement. Il faut qu'un technicien chaque matin enlève les déchets accumulés par le métabolisme de la vie, et telle faute de manipulation vient de fait mettre fin à l'existence artificielle de cette ébauche embryonnaire d'un poulet vingt-huit fois adulte... !

Que dire de l'amibe paresseuse qui progresse pataudement dans le sillage de ses tentacules de protoplasme, ou de la paramécie qui danse et virevolte dans sa crinoline de cils ? Sont-elles tellement plus individualisées ? Bien sûr, nous avons ici affaire à deux petits protozoaires parfaitement isolables et franchement autonomes. Minuscules sans doute — mais les dimensions n'y font rien — quelque 20 à 100 microns, 1/10 de mm., ils abritent pourtant dans leur cellule unique — et c'est là la merveille — l'ensemble des fonctions qui caractérisent et conditionnent le vivant. Ils se nourrissent, réagissent, fuient la lumière, recherchent l'oxygène, attaquent les proies potentielles, renoncent et reculent, témoignent de l'initiative... L'animal se meut : la couronne de cils a un maître actif, « l'individu qui régit les atomes de son corps [10] ». Une circulation élémentaire le traverse, rythmée par une vacuole pulsatile, analogue du cœur des animaux plus élevés ; une autre vacuole assure une très suffisante et efficace fonction excrétrice : elle vient à intervalles crever à la surface, répandant à l'extérieur les produits de déchets progressivement accumulés au sein du protoplasme. Vignon observe longuement la paramécie, la vorticelle, l'amibe ou le stentor : sa conclusion est nette : « l'infusoire meut ses membranelles, ses divers cils ; il règle tous ces battements, il les règle élec-

10. P. Vignon, *Introduction à la Biologie expérimentale*, Paris, 1930, p. 41.

tivement. C'est lui-même qui se contracte sur son pied, qui clôt sa poche buccale, qui se rend libre, qui s'en va, qui nage en avant ou bien à reculons, c'est lui qui accepte ceci, refuse cela. Bref cet infusoire est le sujet effectif de tous les verbes qui précèdent : il est un personnage, il est un vivant d'un certain grade [11]. »

Et pourtant, cet individu — car c'en est un — est bien humble encore, tout proche à vrai dire de la limite inférieure. Voyez plutôt : au sein du protoplasme de cette unique cellule, le noyau vient de s'étrangler. Au microscope, vous pouvez suivre le mouvement : un sillon s'ébauche qui bientôt isole deux noyaux à partir de l'unique noyau de tout à l'heure ; et le cytoplasme se regroupe autour des deux masses nucléaires, la membrane cellulaire se clivant elle aussi pour circonscrire bientôt deux paramécies dans cette masse, où, il n'y a qu'un instant, il n'y en avait qu'une seule. Où est la mère, où est la fille? Il y a seulement deux là où il y avait un : deux individus à partir d'un seul. *Indivisum in se?* Indivis si l'on veut. Indivisible? Non, c'est même toute le contraire.

La naissance ontogénétique de l'individu.

Et voici qu'à partir de cette limite inférieure, l'autonomie, la coordination, la hiérarchie et la centralisation croissent d'un bout à l'autre de l'échelle animale, comme elles croissent du début à l'apogée de chaque histoire particulière. Phylogénèse et ontogénèse, développement évolutif de la grande fresque de la vie et son expression « récapitulative » dans l'élaboration de chaque vivant particulier sont caractérisés par une unification grandissante et une hiérarchie toujours plus parfaite des fonctions, toujours mieux centralisées au bénéfice d'un tout biologique davantage soustrait aux conditions ambiantes et dès lors plus autonome.

Que la chose soit vérifiée ontogénétiquement est moins habituellement souligné, mais rigoureusement exact : l'individu ne naît pas, il se fait. Je n'en veux pour preuve que l'absence ou la déficience de la régulation homéostatique chez les nouveau-nés pendant une longue période. Avant sa naissance le bébé jouit bien sûr passivement de l'uniformité du milieu interne maternel au sein duquel il se développe. Mais au moment de la naissance, le voilà soudainement exposé au milieu extérieur, sans s'y pouvoir défendre. Exposés au froid les nouveau-nés ne sont pas comme nous capables de maintenir constante leur température ; sans un frisson, parce que les mécanismes compliqués qui maintiennent d'une manière réflexe et automatique la température constante sont encore trop peu élaborés, sans un frisson le bébé se refroidit et meurt. Le taux de sucre sanguin, d'oxygène

11. *Ibid.*, p. 44.

alvéolaire montrent de leur côté beaucoup plus d'instabilité que chez l'adulte. L'individu n'est encore que très imparfaitement indépendant du milieu : biologiquement parlant, il manque encore de structure.

Conquête évolutive de l'individualité.

Dans la dimension phylogénétique, la marche est toute semblable : tout à la base, au niveau des invertébrés inférieurs, la dépendance du milieu est complète : l'animal y baigne tout entier, chacune de ses cellules est directement en contact avec l'eau de l'océan, et par elle soumise à toutes les fluctuations de température, de salinité, d'oxygénation ou d'acidité. Qu'on songe aux conditions fatalement très diverses que subit au long d'un jour de 24 heures et de ses quatre marées une méduse par exemple, tour à tour flottant dans l'eau au gré des courants qui l'entraînent, ou se desséchant au soleil dès que le flux descendant l'abandonne sur le sable brûlant de la plage. Plus on monte dans la série et plus le milieu extérieur se trouve progressivement et adéquatement remplacé par un milieu intérieur complexe, aux multiples régulations. La plupart des biologistes le reconnaissent aujourd'hui, des processus de complexification, de structuration, un « paramètre de complexité » se dégage le long de la série animale, qui définit fort précisément la ligne de force même de l'hypothèse transformiste, dans ce qu'elle a du moins de plus fondamental et de plus définitivement acquis. Qu'ils s'appellent Heberer ou Teilhard de Chardin, Cuénot ou Piveteau, Simpson même, Haldane ou Huxley, sous des modalités de détail et en dépit de notables divergences d'interprétation, ces savants acceptent du moins tous le fait brutal de cette explicitation graduelle de la complexité et de la coordination.

Cette coordination va mettre en branle un double appareil de contrôle et d'unification : le système hormonal d'abord, avec ses influences infiniment diversifiées, lentes, mais par là même permanentes; véhiculées par le courant sanguin et dès lors ubiquistes, diffusant partout et jusqu'aux plus lointains îlots de protoplasme : on a d'ailleurs suggéré tout à l'heure l'hallucinante spécialisation endocrine qu'on discerne chez l'homme! le système nerveux de son côté, qui assure une coordination plus intermittente mais plus rapide, plus spécialisée et plus précise. Or « dans l'histoire du monde biologique — on l'a fait souvent remarquer — quel que soit le groupe animal dont on étudie l'évolution, il est remarquable que, dans tous les cas, le système nerveux s'accroît avec le temps en volume et en arrangement, et simultanément se concentre dans la région antérieure, céphalique, du corps. La vie, plus ou moins vite, mais essentiellement, dérive comme un seul flot montant, dans la direction des plus grands cerveaux [12] ».

12. P. Teilhard de Chardin, *Le Phénomène Humain*, Paris, 1955, p. 157.

Eparses dans la substance fondamentale d'une éponge ou d'une méduse, les cellules nerveuses se concentrent plus tard en ganglions ; les ganglions s'attachent les uns aux autres le long d'une chaîne neurale chez les vermidiens ou les annélides ; la concentration s'opère en avant de l'animal, un cerveau élémentaire se construit qui coordonne et dirige de mieux en mieux et finit par monopoliser de plus en plus le contrôle et les activités de tout l'animal. Paramètre de céphalisation ou de cérébralisation, souligné avec plus d'acuité aujourd'hui, mais repéré dès longtemps — je songe aux travaux de Dubois par exemple et Lapicque — constante dérive de tous les types organiques vers des états psychiques de plus en plus élevés.

Autonomie hiérarchisée.

Terminaisons sensitives, neurones des centres nerveux d'une part, glandes endocrines de l'autre sont tous électivement sensibles à tel ou tel genre de perturbation de l'homéostasie organique, et ils adaptent leur activité à sa correction. L'harmonie grandissante le long de l'échelle de complexité biologique appelle de son côté une centralisation plus poussée de ces multiples régulations de détail : c'est ainsi que toutes les glandes endocrines sont ainsi soumises à l'influence de l'hypophyse antérieure qui ajuste automatiquement leurs sécrétions aux besoins ; de leur côté — ainsi que le souligne très heureusement Chauchard [13] — les fibres nerveuses sensitives et effectrices concernant la vie de nutrition forment un système à part, à double innervation antagoniste : c'est le système nerveux sympathique dont la double commande (hypothalamique et corticale) hiérarchisée dirige à son tour la centrale de coordination endocrine que constitue l'hypophyse. Nous avons donc là une véritable supercoordination de l'individualité organique au niveau de ses fonctions internes, sur laquelle viendra se brancher ultérieurement le système nerveux de la vie de relation.

On le voit, il n'est plus possible de refuser la conception d'une centralisation, c'est-à-dire d'une autonomie, d'une indépendance ou d'une maîtrise, d'une individualité croissante au fil de l'évolution animale : l'expression de mieux en mieux élaborée d'une totalité se subordonnant de plus en plus irrémédiablement des parties de plus en plus hétérogènes et diversifiées. Et c'est la conception même d'un ordre hiérarchique et d'une structure. Car dans ce processus totalisant, les éléments intégrés perdent progressivement leur subsistance propre et leur valeur particulière : si le tout gagne en autonomie, ils perdent eux en indépendance et en multipotentialité. Les ébauches embryonnaires sont d'autant moins facilement le lieu de régulations que l'on

13. P. Chauchard, *La maîtrise du comportement*, Paris, 1956, pp. 40-51.

s'élève dans l'échelle animale d'une part, et que l'on avance dans le développement ontogénétique individuel de l'autre. Les greffes de leur côté sont aisées chez les animaux inférieurs : elles s'avèrent infiniment laborieuses chez les mammifères supérieurs et l'homme, où seules les autogreffes ont généralement chance de reprendre. « La singularité biologique de l'individu est si forte — écrit Jean Rostand [14] — qu'un morceau de chair prélevé sur un homme périt sur un autre. Nos humeurs sont poison pour le prochain ». La chirurgie plastique en tient compte, qui prélève sur le blessé les lambeaux de peau à restituer sur la lésion ; et malgré le succès technique de l'opération tentée sur le petit Marius Renard, chez qui on greffa un rein prélevé sur la mère, la reprise fonctionnelle de l'organe maternel, génétiquement si proche par ailleurs, fut impossible — on s'en souvient. Aisément restituables chez beaucoup d'invertébrés, chez les poissons et même chez certains urodèles, les parties amputées sont définitivement perdues chez l'oiseau et le mammifère : la pince arrachée repousse chez le crabe, mais chez l'animal supérieur, le membre sectionné ne peut plus que se cicatriser.

Individu et reproduction.

Plus on monte dans l'échelle animale, plus la totalité s'exprime et parallèlement la coordination ; il y a croissante affirmation de l'individualité dont un degré précis caractérise chaque niveau de l'échelle de complexité biologique. Nous sommes en face d'une notion-limite. L'individualité croît sans cesse et avec elle l'indivision. Bertalanffy [15] — dont la réflexion biologique est toujours profonde — y trouve la caractéristique même de l'individu, comme fonction d'une tension polaire existant chez le vivant entre la dérive centralisatrice d'une part et la tendance désintégrante de l'autre, manifestée au niveau de la fonction reproductrice : tension entre l'unification dans la totalité hiérarchisée et la multiplication dans la génération. Plus un animal est individu, estime-t-il, plus il est centralisé, et moins il peut se reproduire, c'est-à-dire jusqu'à un certain point se diviser, produire des « semblables à soi », car c'est cela la génération, et elle ruine l'individualité qui reste idéalement indivision et distinction. Schopenhauer déjà ne disait-il pas : l'individu se détruit à la génération comme à la mort. A la limite, la plénitude de l'individualité entraînerait sans doute le repos total de la fonction reproductrice, moins par stérilité que par richesse, l'individu totalisant d'emblée l'extension et la compréhension de son espèce. Car il est clair que les deux tendances doivent s'affronter effectivement à l'intérieur du même vivant : l'ab-

14. J. Rostand, *Pensées d'un Biologiste*, Paris, 1939, p. 4.
15. von Bertalanffy, *op. cit.*

sence des organes reproducteurs chez l'abeille n'est pas une garantie supplémentaire de son individualité, mais tout au contraire le sceau de sa dépendance plus totale de la reine seule féconde.

Cette tension entre l'individualité et la reproductibilité ou la multiplicabilité suppose évidemment les conditions organiques propres au domaine de la biologie, où la matière — *quantitate signata* — est principe d'individuation (les substances angéliques épuisent chacune leur espèce...!). Mais pour nous cantonner au secteur biologique, il est d'observation banale que les espèces animales sont d'autant plus prodigues en cellules reproductrices et davantage encore en œufs fécondés qu'ils occupent un rang plus élevé : les femelles de quelques espèces de termites peuvent pondre de 20 à 30.000 œufs par jour, soit quelque 10 millions d'œufs par an; une femelle de turbot produit ses douze millions d'ovules. Dans l'espèce humaine, le nombre des ovules libérés annuellement au cours de la période de fécondité, est de 13 environ. Cette réduction correspond manifestement aux conditions promises au développement et à la plus grande indépendance du milieu extérieur : finalement elle exprime une individualité plus parfaite.

En proposant sa « tension polaire », Bertalanffy ne fait d'ailleurs qu'écho à Bergson [16] qui de son côté souligne le caractère-limite de la notion d'individu, et le définit comme une tendance du vivant à constituer un système naturellement clos et isolé, de moins en moins efficacement combattu par une tendance à la reproduction. Mais ce système naturel qui cherche à s'individualiser ne se peut jamais clore parfaitement sur lui-même : « partout où quelque chose vit, il y a, ouvert quelque part, un registre où le temps s'inscrit ». Et ce temps qui s'impose et qui mord, qui ronge l'individu et le défait partiellement, retarde de fait la constitution de l'individualité chez l'enfant tout étalé dans une durée qu'il ne domine pas encore; tout comme il précipite son effondrement chez le vieillard qui ne le maîtrise plus. L'individu finit fatalement par mourir quand même, vaincu par la durée, tandis que la génération qui mesure la défaillance de chaque individualité fournit le point de départ au nouveau système en train de se clore et de se hiérarchiser.

Le P. Jeuken [17] évoque la tendance de l'organisme particulier à constituer une totalité subsistante et indivise, la mesure de la réalisation de cette tendance étant du même coup, selon lui, le degré de la perfection de l'individu. Il cite comme éléments essentiels de la notion d'individu l'unité (c'est-à-dire l'indivision), la totalité (c'est-à-dire la composition de parties hétérogènes structurées et cohérentes), l'indé-

16. *L'Evolution Créatrice*, Paris, 1948, pp. 7-15.

17. M. Jeuken, *The concept « Individual » in Biology*, dans *Acta Biotheor.*, X (1-2), pp. 57-86.

pendance relative aussi, au sens où Emerson la réclame de l'unité organisée au bénéfice de l'individu biologique. Mais on a l'impression qu'unité, totalité, indépendance ne sont que des expressions différentes, descriptives et d'ailleurs partiellement cumulatives, de la tendance plus radicale et seule essentielle à la centralisation, la *Vereinheitlichkung* de Bertalanffy.

Bases physiques de l'individu — Gémellité.

Au niveau biologique d'ailleurs, le seul que nous puissions atteindre ici, l'individu reste perpétuellement en mal d'unité et de centralisation. Il tend asymptotiquement vers la parfaite réalisation de soi, et incapable d'y parvenir, engendre d'autres lui-mêmes, il se reproduit pour se mieux actuer. C'est le jeu biologique de la paternité. Les individus se juxtaposent à l'intérieur de la même espèce, les *notae individuantes* venant assurer, dans l'unité de la forme spécifique, la division *a quolibet alio*. Les scolastiques nous apprennent qu'elles sont sept : *forma, figura, locus, tempus, stirps, patria, nomen...*, et pour fonder cette variété dans les cadres de l'espèce, la biologie moderne nous fournit tout l'arsenal des facteurs héréditaires, le patrimoine génotypique échafaudé dans la structure chimique de quelque 40.000 gènes dont nous commençons à peine à deviner la formule, la localisation et le sens. Et ce sont eux pourtant qui donnent à chacun de nous le privilège de son unicité : Personne n'est mon semblable, peut écrire Max Stirner, dans son étude *Der Einzige und sein Eigentum*, et personne de fait ne peut l'être statistiquement parlant, puisque de n'importe quelle union pourrait théoriquement sortir quelque 30 trillions de combinaisons chromosomiques différentes. Sur la moindre empreinte digitale, les services dactyloscopiques peuvent relever jusqu'à 100 particularités ; pour qu'en 16 seulement de leurs particularités, deux empreintes soient trouvées qui coïncident, il faudrait théoriquement faire défiler plus de 4 milliards d'individus, soit deux fois la population du globe.

Cette notion d'unicité biologique attachée à l'individu rencontre évidemment dans le cas des jumeaux vrais un troublant démenti. Par opposition aux faux jumeaux, dits encore dizygotes ou bivitellins, — issus de deux ovules détachés à une même époque de l'ovaire et fécondés chacun par un spermatozoïde différent, les jumeaux vrais, univitellins, ou monozygotes proviennent d'un seul ovule, fécondé par un seul spermatozoïde : quelque anomalie de développement amène aux premiers stades de l'embryogénèse un clivage de l'ébauche : il peut s'agir d'un clivage bénin, non suivi pourtant de régulation, et il aboutit alors à la production d'un membre surnuméraire par exemple ; il peut s'agir d'un clivage plus complet déterminant l'isolement de deux

embryons indépendants au sein des mêmes enveloppes amniotique et choriale. Possédant le même génotype, ces jumeaux, triplets ou quintuplets coïncident jusque dans le moindre détail de leur morphologie et de leur physiologie : selon le mot du Dr. Apert, ils sont le même individu tiré à plusieurs exemplaires. Et pourtant, en dépit de l'identité du patrimoine génotypique, l'intuition directe et la réflexion immédiate au niveau de l'expérience concrète nous apprend qu'ils sont autant d'êtres distincts, d'individus subsistants, autonomes et inconfusibles. Car l'identité du patrimoine génétique n'est pas seule à fonder l'individu : elle peut bien garantir la singularité ou la similitude initiale, mais précisément depuis qu'elles se sont isolées l'une de l'autre au sein du même amnios, les deux ébauches se sont progressivement constituées en système clos, structuré, autonome. Le milieu et l'éducation d'ailleurs viendront vite et de surcroît broder des variations sur la trame biologique commune. Que la tension reste grande — plus forte même ici — entre l'autonomie centralisante de chaque individu et la multiplicité réelle qui l'affecte à tel niveau biologique réel : on le conçoit sans peine. Et le thème n'a d'ailleurs pas manqué d'inspirer les dramaturges de tout temps : depuis Aristophane, jusqu'à Plaute et ses *Ménechmes*, et jusqu'à Jean Anouilh...

Individu biologique et personne.

Mais précisément dans le cas de l'homme — et en la matière il reste fatalement notre *analogatum princeps* — l'individu est plus que la somme de ses chromosomes : il est en même temps « personne ». Car ainsi que le remarque Lalande [18], pour un naturaliste évolutionniste, la personne est le prolongement tout normal et pour ainsi dire la perfection de l'individu. « L'individu, écrit-il, s'oppose à la personne morale, en tant que l'unité et l'identité extérieure, biologique, de l'être humain s'opposent à l'unité et à l'identité intérieure, qui résultent en lui de la réflexion et de la volonté ». Ce n'est pas un hasard de devoir constater que, dans la série biologique, le paramètre de céphalisation s'est imposé tout à l'heure comme mesure de la structuration hiérarchisée et autonome. Dans le dynamisme centralisateur en effet qui définit la direction majeure de la phylogénèse évolutive, l'ultime disposition de la matière progressivement complexifiée appelle l'éveil de l'esprit. Nous n'avons pas à aborder ici la question du mode de cet éveil, par création immédiate ainsi que le précise le magistère récent [19] : il suffit pour notre propos de reconnaître à l'homme son caractère biologique *et* spirituel. Car aussi bien est-ce tout l'homme qui est sujet immédiat de Dieu, dans le salut et la damnation ; et son

18. A. Lalande, *Vocabulaire Philosophique*, Paris, 1956, p. 503.
19. Encycl. *Humani Generis*, 1950 ; cfr Dz, 2327.

unité foncière est un dogme de notre foi, explicité cent fois depuis Chalcédoine et son enseignement sur la nature humaine une du Christ [20], à travers le concile du Latran [21], et les anathèmes brandis contre Jean Pierre Olivi [22] et Rosmini [23]. Aucune relation, aucune influence, nulle réciprocité ne peut satisfaire cette profonde exigence d'unité au sein du vivant, où l'on peut bien distinguer des moments et des principes, mais où tout dualisme de choses serait aussi philosophiquement insatisfaisant que théologiquement inacceptable et scientifiquement indéfendable.

Or si la biologie a raison d'inscrire — et dans la mesure même où elle inscrit — le corps de l'homme dans une structure tissée d'une seule trame avec le monde infra-humain, il suit qu'en dépit de son origine divine immédiate comme principe spirituel et personnel, et malgré sa vocation surnaturelle, l'âme — pour cette relation même à Dieu — doit connaître une médiation cosmique. Je ne fais que citer Karl Rahner [24] : « Trotz ihrer Gott unmittelbarkeit im Ursprung und in Anspruch, hat die Seele ein Vermittelheit dieser ihrer Beziehung zu Gott *durch die Welt* ». C'est donc bien l'individu biologique lui-même, dans l'instrument essentiel de son individualité, le système nerveux central et la cérébralisation, éventuellement tout le système endocrinien aussi, qui, chez l'homme, culmine en une personne, par la médiation du cerveau et les facultés spirituelles qu'il conditionne. Chez l'animal, l'intelligence est spécifique : elle est partagée par tous les représentants de l'espèce, traduite par l'instinct; les comportements individuels diffèrent à peine les uns des autres, et d'autant moins que le groupe considéré est plus élémentaire. C'est l'hérédité, c'est-à-dire la génération, la tendance anti-individualisante, qui travaille : sans apprentissage préalable, le jeune pratique d'emblée les gestes d'initiative. Vandel [25] fait remarquer, à ce propos, combien, parce qu'elles sont héréditaires, les conduites animales font preuve de stabilité et ne se modifient que lentement, à l'instar des structures et des fonctionnements organiques : « l'intelligence spécifique, écrit-il, reste très proche parente des réactions proprement organiques ».

L'intelligence de l'homme, au contraire, s'exerce sur un plan tout différent. Elle perd ses caractères organiques et spécifiques pour devenir intelligence individuelle. Au niveau humain, c'est l'individu qui invente et non plus l'espèce. Le comportement n'est plus instinctif ni

20. Cfr Dz, 148.
21. Cfr Dz, 428.
22. Cfr Dz, 481.
23. Cfr Dz, 1911.
24. Dans : P. Overhage, *Um das Erscheinungsbild der ersten Menschen.* Coll. Quaestiones Disputatae, 7, Fribourg-en-Br., 1959, p. 13.
25. *Le Phénomène humain,* dans *Les Processus de l'Hominisation.* Coll. Intern. C.N.R.S., Paris, 1958, pp. 193-201.

héréditaire, il l'est beaucoup moins certainement, devenu bien davantage affaire individuelle et réfléchie. C'est précisément que l'individualité grandissante exprimée par le système nerveux de mieux en mieux cérébralisé et coordonné, envahit avec lui la zone psychique où il se réfléchit, dès le seuil de la spiritualité. Avec l'homme, et parce qu'il est si totalement un, corps et âme, l'individu biologique culmine dans la personne. L'autonomie conquise et la subsistance ne se limitent plus au plan des fonctions organiques, vaguement informées par une intelligence de groupe, instinct héréditaire né de la génération et donc de l'espèce; elles marquent désormais, du sceau du singulier, les comportements eux-mêmes. L'unité, la subsistance, l'indivision foncière et la distinction d'autrui se trouvent accusées maintenant au point d'en devenir perceptibles à l'individu lui-même : l'individu qui, prenant conscience de son individualité, la réfléchit; — la personne, définitivement singulière et inaliénable.

Ouvert sur le monde et immergé dans le temps.

Approches biologiques de l'individu et de la personne... Pour ne pas être par trop incomplet, et en guise de conclusion, je voudrais apporter une double nuance à ce qui vient d'être dit : nuance ou précision plutôt que correctif, car à vrai dire, la chose a été suggérée déjà, mais il n'est pas inutile d'y revenir en clair et plus explicitement. L'autonomie du vivant, l'unité de l'individu, l'incommunicabilité de la personne risquent parfois d'être célébrées intempestivement et de se voir faussement figées dans un immobilisme et un isolement étrangers à la vérité de leur condition biologique, comme si l'individu était si totalement et si définitivement lui-même qu'il en vienne à échapper au ressac du temps et à ignorer ses relations constitutives. Rien n'est plus inexact. L'individu n'est jamais seul; pas davantage est-il jamais achevé. Autrui le côtoie constamment qui le conditionne, et la durée qui le mesure le pétrit sans cesse. La biologie ici encore nous garde de l'illusion. Que quelques mots suffisent à suggérer un thème de réflexion : nous sommes individus, c'est entendu, aisément dénombrables, aux frontières bien marquées : l'homme est beaucoup plus qu'une colonie de cellules, et son existence et sa subsistance ne sont pas une pure symbiose. Et pourtant : sans parler de notre immersion par le bas et vers le passé dans le terreau animal, jauge-t-on notre dépendance étroite — fût-ce au niveau strictement biologique — du cosmos végétal et animal autour de nous? le tapis végétal sans lequel nous mourrions asphyxiés ce soir, les protéines et les hydrates de carbone qu'élabore pour nous la totalité des vivants inférieurs, et jusqu'à cette flore en nous, ces milliards de bacilles dévoués et serviables qui contribuent au bon fonctionnement de notre machine interne; la

longue gestation, prolongée pour l'homme, et la pauvreté et la maladresse du petit d'homme, plus grande chez lui, et qui requiert une éducation plus longue : rançon de notre autonomie spirituelle, de notre échappée de la seule individualité spécifique pour nous faire pénétrer, par delà les automatismes et les comportements instinctifs dans la zone de l'individualité consciente et du personnel; et cette personne elle-même, constitutive de la véritable société, et subsistant désormais en elle !

Pas d'isolement; pas davantage de fixité et d'immobilisme : un individu, c'est une histoire, disait Le Dantec [26] : une histoire non pareille advenue à un être non pareil, ajoute Rostand [27]. Bien sûr, nous sommes nous parce que nous avons recueilli une certaine succession germinale, mais il ne faudrait pas se méprendre sur la rigidité de l'hérédité implacable qui a déterminé en nous, et pour toujours, depuis la sécrétion d'adrénaline jusqu'à la couleur de l'iris et la sensibilité du foie. L'individu est une histoire parce qu'il y a toute l'Histoire dans laquelle il s'inscrit, et les conditions du milieu, et les circonstances innombrables de la vie qui modèlent et nuancent chaque jour sa qualité et sa singularité. « Nous sommes doublement uniques, écrit Jean Rostand [28] : et par l'unicité de notre collection chromosomique, et par celle de notre aventure personnelle ». Or cette aventure est source permanente d'invention, de surprise et de nouveauté. L'individu n'est jamais achevé, parce que la tension même qui le définit lui impose la conquête et le maintien constant d'un laborieux équilibre, au sein duquel tout est mobilité et prodigieuse fermentation. Vouloir fixer l'individu, prétendre le jauger à tel moment peut être commode, mais reste factice : car le décrire, c'est se résoudre à n'en connaître qu'une facette, et de quel droit donner à cette facette l'importance première? Y mettriez-vous tous vos souvenirs pour le passé, il vous faudrait garder encore toute l'espérance, pour demain : sans elle, vous ne ferez pas justice à l'individu vivant. Mais ce demain, comment le dire, puisque demain, chez un vivant, ne se prédit pas, — seul ce qui est mort se laisse prédire, une conjonction d'astres ou le déplacement d'un anticyclone — puisque demain chez un vivant ne se prédit pas, mais amuse à surprendre! Quel est le véritable Rimbaud : le poète voyant de 18 ans, ou le trafiquant d'armes? Et le vrai Matthieu : l'agent du fisc ou l'apôtre? Et que serait le bon larron, si nous ne tenions pas compte de son dernier cri?

---

26. F. Le Dantec, *L'Individualité et l'erreur individualiste*, Paris, 1898.
27. *Op. cit.*
28. *Ibid.*

Menaces ou conditions de l'individu?

On brandit parfois la menace qui pèse sur l'humanité de demain de voir porter atteinte aux individualités par les techniques nouvelles de chirurgie, de greffes, ou de médecine hormonale : sortes de violations de la personnalité biologique; l'individu, qui a accepté une glande étrangère ou un tissu ou un organe d'emprunt, est-il encore intégralement lui-même...? Il y a là sans doute une situation nouvelle qui concerne indubitablement le philosophe et sans doute aussi le moraliste. Je pense toutefois qu'une médecine soucieuse de la personne risque peu d'aventures ou de mésaventures en ce domaine : la personne humaine reste bien défendue par la barrière génétique qui interdit — actuellement du moins — toute greffe véritable de tissu nerveux, de fragment de cerveau par ex. : outre que l'intolérance reste totale à l'égard du tissu étranger non embryonnaire, le tissu nerveux, éventuellement rendu acceptable chez un sujet réceptif, reste dépourvu du pouvoir de régénération cellulaire indispensable. La chirurgie, les greffes, les thérapeutiques hormonales ont évidemment leurs risques. Elles demeurent pourtant des expressions particulièrement éloquentes de l'autonomie individuelle conquise par l'homme, de sa maîtrise, de son indépendance des conditions externes de milieu. Que le patient — ou l'inculpé — doive s'abandonner le cas échéant à la compétence, à la technique, à la conscience d'autrui et lui confier librement, dans un rapport de charité, la sauvegarde de son individualité personnelle et de son meilleur moi : voilà — me paraît-il — un sommet dans l'évolution du monde biologique et dans la conquête solidaire des valeurs spirituelles.

Eegenhoven-Louvain Edouard BONÉ, S. J.
95, chaussée de Mont-Saint-Jean.